



CULTURE • ARTS

« Un été au Havre » : une vivifiante huitième édition, en bronze, en béton et en pixels

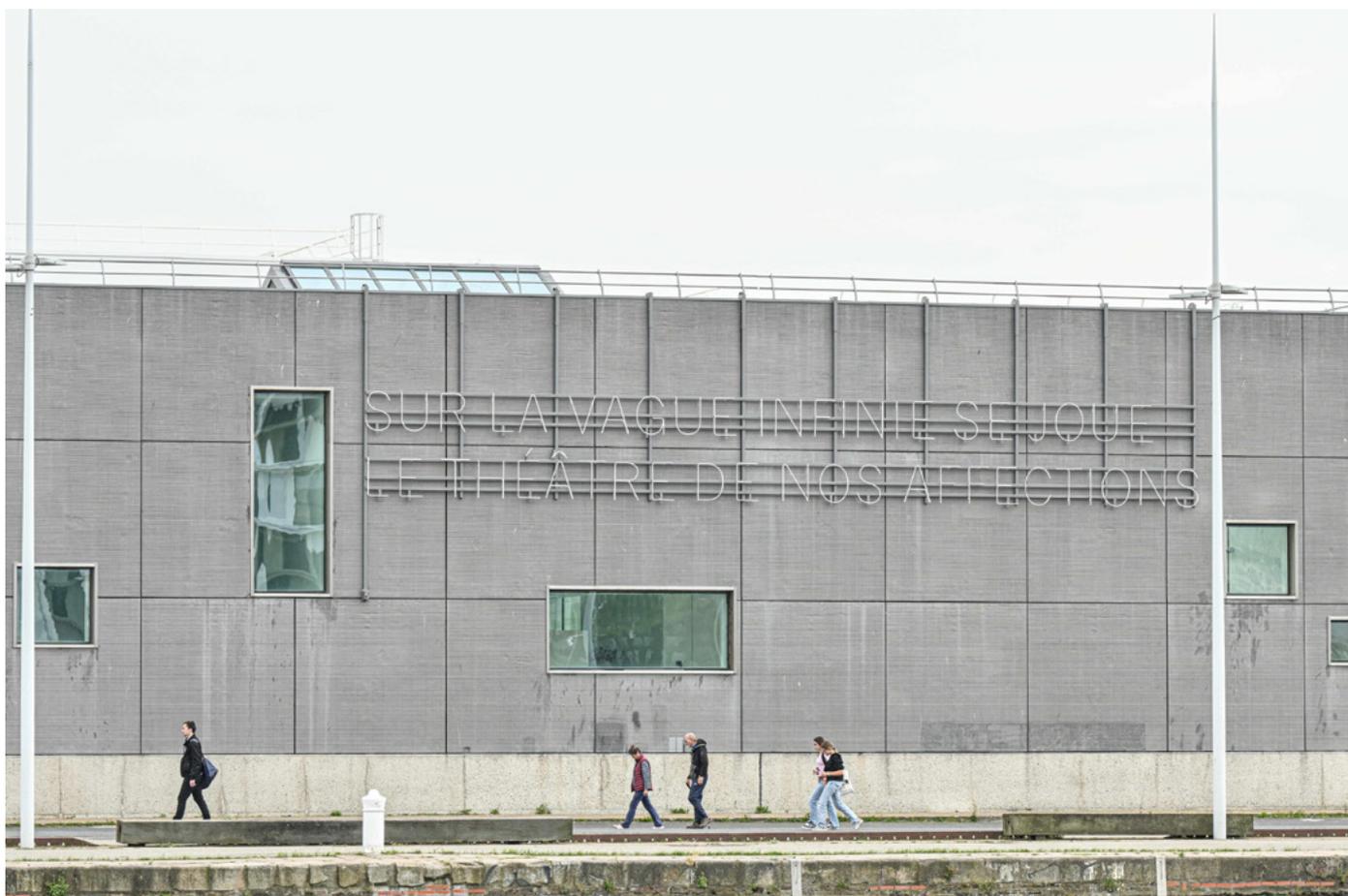
Par Harry Bellet

Publié le 26 juin 2024 à 20h00, modifié le 27 juin 2024 à 00h33

Lecture 4 min.

REPORTAGE | La nouvelle saison de la manifestation havraise d'art public investit différents quartiers de la ville, avec des œuvres qui s'inscrivent dans l'histoire de la cité portuaire.

Sur la façade de la piscine Les Bains des Docks au Havre (Seine-Maritime), et avec l'accord de son concepteur, l'architecte Jean Nouvel, l'artiste malgache Joël Andrianomearisoa (lui aussi architecte) a inscrit, en lettres capitales dessinées avec des néons, la phrase énigmatique « *Sur la vague infinie se joue le théâtre de nos affections* ». Amusant contraste : de l'autre côté du bassin de l'Eure, qui la sépare de la piscine, la façade de l'Ecole nationale supérieure maritime affiche depuis longtemps en lettres géantes un plus pragmatique – dans la mesure où il ne s'agit pas d'une œuvre d'art – mais aussi plus encourageant « *Rejoignez la marine marchande* » !



« La Vague affection », œuvre de Joël Andrianomearisoa, sur la façade de la piscine Les Bains des Docks au Havre, « Un été au Havre » 2024. ANNE-BETTINA BRUNET

Joël Andrianomearisoa a également investi un mur de la bibliothèque universitaire, proche de la gare, avec la phrase « *Sur le crépuscule du temps se dessinent nos promesses éternelles* », et publié, sous le titre ambigu *La Vague affection*, une longue lettre adressée au Havre, sous forme de poèmes – hélas pas exempts de fautes d'orthographe –, qui développe à loisir ses inscriptions murales.

Mais qu'on arrive au Havre par mer ou chemin de fer, le ton est donné. Celui d'une rencontre avec la ville, découverte pour certains, redécouverte pour d'autres, voulue depuis 2017 par le maire, Edouard Philippe (Horizons) : une manifestation d'art public baptisée « Un été au Havre ». Dotée d'un budget annuel de 3 millions d'euros, dont environ 20 % de mécénat, elle est gérée par un groupement d'intérêt public (GIP), créé en 2014 pour porter les projets et dirigé par Stéphanie Bacot-Pathouot. Le succès est là : 950 000 visiteurs en 2021, 1,3 million en 2022, mais 760 000 seulement en 2023 à cause, plaide la directrice du GIP, d'une météo peu clémente...

Onze artistes dans sept quartiers

Elle fut d'abord pilotée par Jean Blaise, qui a aussi revivifié Nantes, puis, depuis deux ans, elle a été confiée à Gaël Charbau. Le directeur artistique de la huitième édition d'« Un été au Havre » poursuit dans sa volonté affirmée en 2023 de déployer les installations artistiques dans différents quartiers de la ville, certains incontournables comme la plage et le port de plaisance, qui s'étendent de Sainte-Adresse jusqu'au Musée d'art moderne André-Malraux (Le MuMa, qui montre tout l'été des photographies historiques prises en Normandie entre 1840 et 1890) ou encore les Jardins suspendus, où l'artiste argentine Ad Minoliti (qui expose également au centre d'art contemporain Le Portique) a installé une œuvre colorée, mi-tableau, mi-nichoir à oiseaux, et des bancs tout aussi joyeux pour la contempler.

D'autres artistes ont préféré des zones moins prisées des touristes : sept quartiers en tout ont été investis par onze artistes. Dont un, qu'on peut désormais qualifier d'habitué, Grégory Chatonsky, pionnier de l'usage artistique de l'intelligence artificielle – il l'utilise depuis 2009 –, qui avait déjà, lors de la précédente édition, disposé des bâches sur les pignons

aveugles de logements sociaux (il y en a vingt-cinq à ce jour), mêlant des images anciennes à d'autres générées par ordinateur. Il montre cette fois-ci, dans la galerie du Théâtre de l'Hôtel de Ville, un extrait d'un film généré par une IA, *La Ville qui n'existait pas*, lequel imagine une submersion de la cité, tant par la mer que par des formes étranges de couleur violette. Celles-ci sont déclinées en sculptures, également dispersées dans la cité. Ce ne sont pas les seules œuvres pérennes, chaque édition de la manifestation en laissant une ou deux, comme le reflux peut le faire d'objets sur la plage. On en compte dix-huit à ce jour.



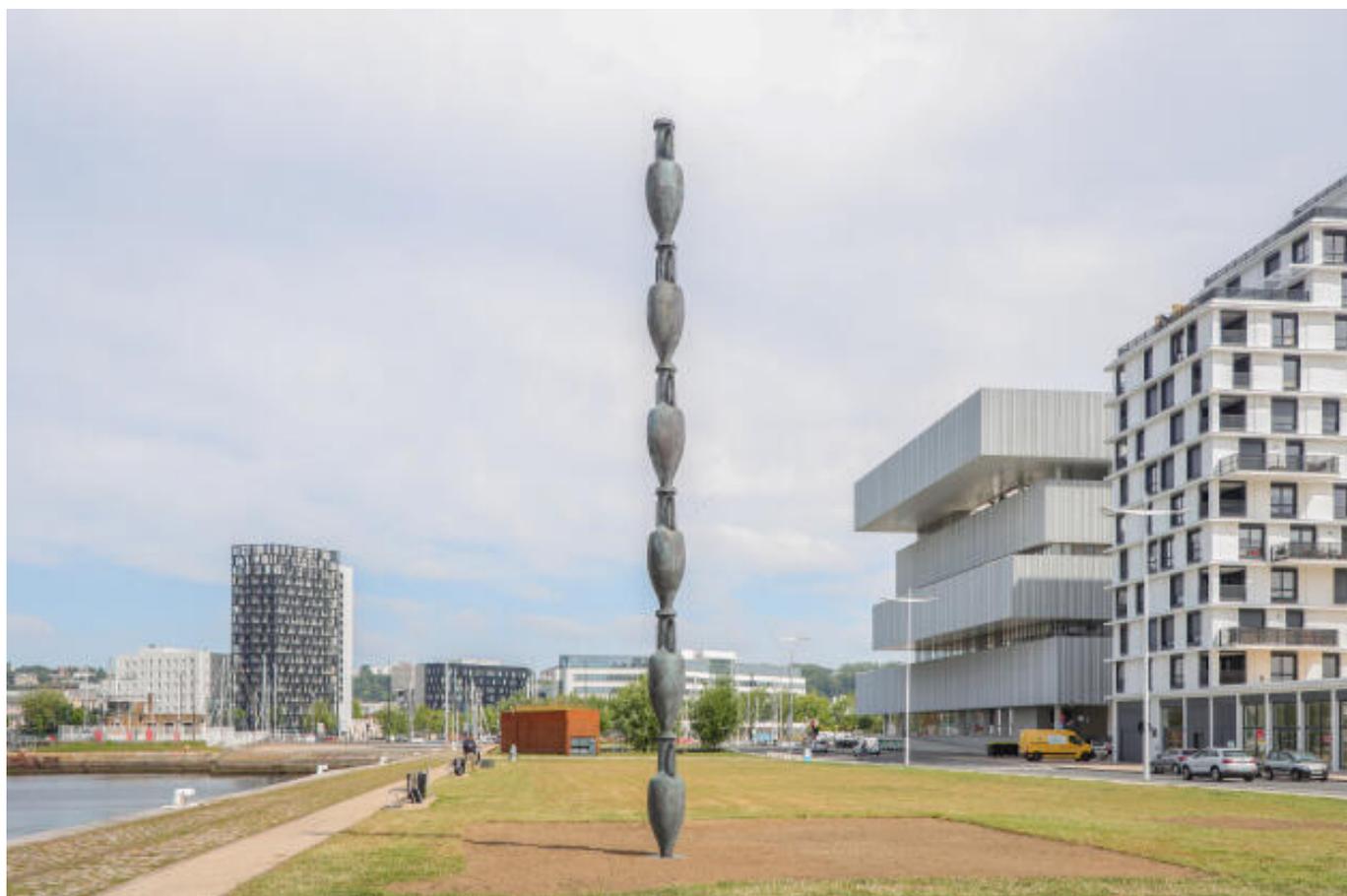
« Epi », œuvre de Stéphane Vigny, « Un été au Havre » 2024. ANNE-BETTINA BRUNET

Bientôt plus, puisque c'est le sort promis à l'œuvre de Stéphane Vigny, qui remet au goût du jour la technique ancienne du rocaillage (ou rustilage), imaginée au XIX^e siècle par des jardiniers pour imiter le bois, notamment des barrières (en en voit de beaux exemples aux Buttes-Chaumont) avec ce qui s'avère être le précurseur du béton armé. Or, le syndicat mixte du littoral avait prévenu Gaël Charbau du démantèlement du dernier « épi » du Havre, ces constructions de bois de charpente destinées à contenir le

mouvement des galets sur la plage. Stéphane Vigny l'a recréé en rocaillage, sur près de 40 mètres de long, clin d'œil tant au passé maritime qu'à celui de la reconstruction de la ville par Auguste Perret (1874-1954), pour lequel le béton n'avait pas de secret... Une œuvre à la fois pertinente et imposante.

Sièges girouettes

C'est au bronze qu'a fait appel pour sa part Edgar Sarin, qui a créé une colonne « *sans fin* » à la manière de Brancusi, mais en utilisant la forme d'amphores empilées, sinon l'ancêtre du conteneur du moins le récipient le plus utilisé pour le commerce maritime dans l'Antiquité. Posée sur le quai de Marseille, elle peut aussi servir d'amer aux marins. Enfin, la lune, non pas dans le caniveau, mais dans un bassin d'eau du square Saint-Roch, imaginée par Arthur Gosse, montrée durant l'édition de 2021, n'était pas supposée être pérenne. Les habitants en ont décidé autrement, qui l'ont adoptée. A leur demande, il a fallu la refaire dans des matériaux plus durables, puis elle a retrouvé sa place d'origine. Quelle meilleure preuve de succès pour l'art public qu'un tel plébiscite ?



« Pacifique », d'Edgar Sarin, quai de Marseille, « Un été au Havre » 2024. PHILIPPE BRÉARD



« Entre », d'Emmanuelle Ducrocq, « Un été au Havre » 2024. ANNE-BETTINA BRUNET

Reste qu'« Un été au Havre » exige de bonnes chaussures : sans véhicule – on peut toutefois emprunter les « bateaux-bus » (les bateaux, des navires emblématiques du Havre comme le paquebot *Normandie*, sont peints sur les bus) de l'illustratrice Cosmo Danchin-Hamard –, arpenter l'ensemble de la manifestation s'avère presque impossible. Le marathon en vaut toutefois la peine, tant il est vivifiant : les profondeurs des « passages Perret » (dans le quartier du Perrey !), ces couloirs peu engageants qui relient les cours de certains immeubles à la rue, sont magnifiés par les lumières bleues de Josselin Desbois, dont l'intensité varie selon la force du vent animant l'anémomètre qui les alimente en énergie ; l'architecture-jardin éphémère en plein ciel (au cinquième et dernier étage des docks Vauban) conçue par le collectif Sur le toit est littéralement décoiffante, battue qu'elle est par l'air marin, tout comme les sièges girouettes d'Emmanuelle Ducrocq plantés en hauteur sur un bout de pelouse négligé de l'avenue Foch.



« No Reason to Move », de Max Coulon, sur le quai Michel-Féré, « Un été au Havre » 2024. ANNE-BETTINA BRUNET

Enfin, la très rigolote maison sur pattes de Max Coulon, intitulée *No Reason to Move*, implantée sur le quai Michel-Féré, a déjà été adoptée par les clients du bar PMU d'en face, mais aussi par Edouard Philippe qui, la citant dans le dossier de presse, souligne que, « *quand une ville reste en mouvement, constamment embellie et transformée, [il n'y a] aucune raison de la quitter* »...

« *Un été au Havre* », jusqu'au 22 septembre 2024. www.uneteauhavre.fr

Harry Bellet